

AURÉLIEN D'AVOUT & CLÉMENT SIGALAS

« Des souvenirs si vivants » : le journal de guerre d'Agnès Humbert

Le témoignage qu'Agnès Humbert publie peu de temps après la Libération en 1946, sous le titre *Notre guerre*,¹ décrit son engagement et sa trajectoire au cours de la Seconde Guerre mondiale. On y découvre son implication précoce dans la Résistance en zone occupée, à travers le rôle pivot qu'elle joue dans la constitution du réseau du Musée de l'Homme. Cette action de la première heure, au sein d'un « Paris sous la croix gammée » (p. 95), est à haut risque et Agnès Humbert en paie le prix fort. Après son internement en 1941 dans les prisons françaises, elle connaît une longue déportation dans les bagnes allemands, qui dure jusqu'à la fin de la guerre, avant de participer activement à la recherche des responsables nazis à l'arrivée des forces alliées. Voilà, en quelques mots, les grandes lignes d'une tranche de vie mémorable.

Ces « Souvenirs de résistance » – tel est le sous-titre donné à l'ouvrage – forment une source historique exceptionnelle, comme l'a montré avec justesse l'historien Julien Blanc, spécialiste de la période. Le témoignage se distingue d'abord tout simplement parce qu'il émane d'une femme, là où la majeure partie des publications d'après-guerre sont écrites par des hommes : il donne ainsi à voir une expérience de résistance et de captivité au féminin, à l'instar d'Elsa Triolet (du côté de la Résistance intérieure) ou de Germaine Tillion et Charlotte Delbo (du côté de l'expérience concentrationnaire).² Le texte d'Agnès Humbert se signale également par le choix d'une forme littéraire spécifique, le journal (en partie retranscrit, en partie reconstitué), permettant de recréer, au jour le jour, le ton, la couleur, la pâte des événements vécus. Loin du bilan ou de la synthèse surplombante, ce parti pris narratif induit chez le lecteur ou la lectrice un puissant effet d'immersion et dévoile une Résistance non encore statufiée par la légende, mais saisie dans le présent de sa construction.

Tandis que la critique littéraire et l'histoire ont essentiellement traité cet ouvrage comme un document, nous entendons ici davantage faire ressortir l'originalité littéraire de ce texte et identifier ce qui fait la puissance et la vivacité du « style Humbert » (pour reprendre le mot de Julien Blanc). C'est plus précisément la fraîcheur de ton du livre, sa saveur particulière, que nous avons souhaité faire sentir et partager, à partir d'une anthologie de cinq extraits emblématiques. Ceux-ci ont également été traduits en allemand : une première pour un livre auquel seul un lectorat relativement restreint a eu pour l'heure accès,³ et dont il est précieux qu'il circule aussi outre-Rhin.

*

La première chose qui frappe à la lecture de *Notre guerre* n'est pas propre à son autrice : c'est la précocité, la sûreté et la constance de l'engagement résistant chez celles et ceux qui refusèrent la défaite au premier jour de l'Occupation. Dès le 20 juin 1940, Agnès Humbert rend compte avec enthousiasme de l'appel du général de Gaulle. Les premières réunions clandestines sont mentionnées début août et débouchent immédiatement sur des actions : affichage de papillons gaullistes dans les rues, constitution du réseau, élaboration du journal *Résistance*.

Le premier extrait que nous donnons à lire, une tentative manquée de recrutement en décembre 1940, témoigne tout à la fois de la dangerosité des actions engagées et de la confiance absolue qui habite une réfractaire persuadée de l'instauration prochaine d'une « Quatrième république ». Cette foi ne sera jamais démentie, même au plus fort de la captivité, même quand les revers soviétiques surviennent en juillet 1941 : « La victoire sera plus longue à attendre, mais elle n'en sera pas moins complète » (p. 178). Les moments d'abattement n'ont guère leur place dans *Notre guerre* : en cela, l'ouvrage s'inscrit parfaitement dans l'horizon d'attente épique de l'immédiat après-guerre, celui d'une littérature positive, soucieuse de fournir des exemples de Français et de Françaises au combat, et qui n'accorda que peu d'attention aux récits jugés trop sombres.

Autre trait caractéristique de la production de la Libération : l'ouvrage célèbre sans discontinuer l'unité résistante, lisible dans le titre même, et éprouvée aussi bien dans le combat clandestin qu'en prison (« Nous savons tous que nous formons un bloc et que ce bloc est solide », p. 153). L'image la plus marquante en est cette « Marseillaise » entonnée par les détenues du Cherche-Midi et racontée avec un lyrisme rare dans le reste du récit. Le passage n'est pas spécialement original – on en trouve de semblables chez le colonel Rémy, Francis Ambrière ou Claude Morgan –,⁴ mais c'est précisément par ce qu'elles ont de typique, de rituel même, que de telles scènes nous permettent de saisir avec quelle intensité furent ressenties les valeurs de lutte et de fraternité.

Plus singulière est la façon dont Agnès Humbert, qui se dit dactylographe plutôt que rédactrice, agente de liaison plutôt qu'organisatrice, sous-évalue constamment son rôle dans la Résistance, se comparant de façon cocasse à un « lapin de couloir » (p. 101), puis à « un chien de chasse rapportant du gibier à son maître » (p. 116). Ce qui surprend ici est moins l'assignation (d'époque) à un rôle de dominée que le choix d'écriture qui semble en être la conséquence et la forme intériorisée : celui d'un style « mineur » pour un rôle supposé « mineur ».

*

Aussi étonnant que cela puisse paraître pour un témoignage sur la guerre, le livre est traversé de bout en bout par un courant d'enthousiasme, d'optimisme, voire de gaieté. Celui-ci caractérise au premier chef l'aventure clandestine à Paris, marquée par la complicité parfois potache qui se noue entre les membres d'un réseau unis autour d'un même idéal d'action et vivant des heures pleines. L'humour est, du reste, omniprésent dans le livre : il ne s'éteint jamais, en dépit des conditions sordides endurées par l'autrice en captivité. Il prend les formes les plus variées, de l'autodérision à l'ironie mordante, comme en témoigne l'art consommé de la caricature, sensible dans le premier extrait : Édouard D., qui s'est pourtant illustré par son action passée sous le Front populaire, est dépeint tel un

grand-père gâteux dont le discours mielleux, « guimauve zozotante » (p. 113), dissimule un attentisme navrant, teinté de complaisance à l'égard du régime de Vichy.

En outre, le témoignage abonde en comparaisons burlesques, en mots d'esprit et en percutantes réparties. Jusqu'en prison, Agnès Humbert ne résiste pas à l'envie de lancer des piques à ses geôliers allemands, au mépris des dangers courus, comme on peut le voir dans le second extrait. À travers ses pied-de-nez à l'occupant, l'autrice s'adonne à un humour qui, loin d'être gratuit, s'apparente plutôt à une résistance continuée par d'autres moyens : « Au milieu des pires tourments moraux, on trouve encore le moyen de rire, et de rire de bon cœur » (p. 176).

Certes, le rire se charge souvent d'une dimension compensatoire. C'est la dernière cartouche qu'on oppose à l'adversité, et l'autrice de reconnaître ici « une bravoure tout extérieure » (p. 165), là une « feinte indifférence » (p. 177) – la question se pose d'ailleurs de savoir si la tonalité comique du texte, qui paraît parfois forcée, n'a pas été accentuée au moment de sa réécriture, dans le climat d'euphorie de la Libération. En faisant affleurer ce rire sur toutes les bouches, en le transformant en pulsion collective, en gymnastique partagée, Agnès Humbert l'élève au rang de marqueur d'identité nationale, de trait emblématique d'un peuple sachant rester léger et se gausser d'un occupant caractérisé au contraire par son sérieux.

Cet enjouement donne tout son éclat à un ouvrage dont l'écriture vivante⁵ doit son intensité à un tempo rapide, un style enlevé ainsi qu'aux nombreux dialogues et anecdotes qui ponctuent la narration – en somme à une poétique de l'instant, propre au genre du journal bien sûr, mais qui relève également d'un rapport personnel au monde, à la fois volontaire et spontané. Aussi le vécu d'Agnès Humbert n'apparaît-il pas comme une masse uniforme : il est rendu dans toutes ses nuances et ses modulations quotidiennes.

*

Au plus fort et au plus sombre de son expérience de guerre, c'est souvent en historienne de l'art qu'Agnès Humbert appréhende les êtres et les choses qui l'entourent. De Boris Vildé, amaigri et retrouvé en prison, elle relève le « beau visage [...] encadré d'une barbe blonde, qui lui va si bien ! Il ressemble ainsi à Édouard Manet, jeune » (p. 139). D'une tache d'humidité aperçue sur le mur de sa cellule, elle fait surgir « une panthère dressée du plus pur style d'Antoine Bourdelle » (p. 151). De l'usine Rheika, le bain où elle travaille, elle retient la tour qui lui « fait penser, en beaucoup plus grand, à la tour du Palais-Vieux de Florence » (p. 220, à lire dans le troisième extrait). On pourrait multiplier les exemples à l'envi : cette culture visuelle, infusant tout le récit, ne constitue pas un simple vernis, mais une ressource intérieure de premier plan, une façon de mettre à distance les situations et de les transfigurer.

Plus qu'en critique d'art, c'est en artiste qu'Agnès Humbert appréhende le monde inquiétant de la captivité. Elle garde de son activité d'illustratrice et d'aquarelliste pendant l'entre-deux-guerres l'acuité d'un regard qui sait extraire la beauté des réalités prosaïques. En témoigne le tableau nocturne qu'elle brosse dans le quatrième extrait, où une « colonne de femmes se profile en ombres chinoises immenses sur les murs de l'usine. Vision irréaliste, frise extravagante que cette procession se découpant sur le fond de la scène » (p. 261). Dans un système où le corps est mis à rude épreuve, jusqu'à l'usure et

la dégradation, l'autrice porte une noble attention à ses camarades dévêtues dans les vestiaires, après une dure journée de labeur : « Ces jolies filles ne savent pas combien elles sont belles, leurs poses sont exquises [...]. On dirait *Le Bain turc* d'Ingres... » (p. 263). En toute circonstance, il s'agit d'enchanter le réel : l'autrice, se donnant à elle-même le titre de « Marquise de la Poubelle » (p. 265), oppose fièrement ses « visions d'art » à la « féerie barbare » (p. 261) du Troisième Reich. Ses intuitions esthétiques représentent une manière de s'élever au-delà des contraintes de l'heure et d'affirmer son aversion pour le régime nazi, personnifié par « l'énorme portrait d'Adolf » (p. 222) qu'elle considère à l'usine.

*

À cette affiche de propagande s'oppose, plus loin, dans un presbytère allemand, une reproduction du portrait de Luther par Cranach qu'observe Agnès Humbert, engagée par les Alliés dès sa libération pour « débusquer » les nazis dans la région de Wanfried : c'est « le seul portrait que nous ayons jamais eu ici » (p. 368), s'enorgueillit la femme du pasteur. L'alternative est claire : l'art d'un côté, l'hitlérisme de l'autre, comme si les deux étaient antithétiques.⁶ Un tel propos peut paraître aujourd'hui naïf, et bien convenue l'opposition entre barbarie et civilisation qui le sous-tend. Le grand mérite de *Notre guerre* est de nous faire comprendre, de la façon la plus concrète qui soit, à travers quels débats, quels tâtonnements, quels renoncements parfois, s'est précisé le sens de cette opposition.

Avec la défaite allemande et la reconquête alliée, le danger court, en effet, d'assister à un déferlement de vengeance et de voir les victimes d'hier se muer en bourreaux – ce sera, plus tard, la thèse collaborationniste de l'équivalence des camps opposés. La question est abordée au détour d'une conversation entre Agnès Humbert et un jeune Américain, dans le cinquième extrait, à propos du traitement à réserver aux Allemands. Alors que les deux adoptent d'abord une ligne dure (« Œil pour œil », p. 372), ces « résolutions » (p. 373), qui risqueraient de prolonger à l'infini le cycle de la violence, viennent se heurter à deux éléments saisis en situation : la découverte que les Américains aussi se livrent à des pillages, qui met à mal la tranquille assurance de l'axe du Bien, et la pitié ressentie à l'égard d'une pauvre commerçante ruinée, qui acte l'impossibilité de haïr le peuple allemand dans sa totalité. La vérité, la justice, le « cœur » (« La civilisation développe le cœur », p. 373) ne nous sont pas donnés comme des évidences, mais s'appréhendent comme des conquêtes. De nouveau, le choix du journal se révèle précieux : il restitue les hésitations et les questionnements surgis au contact des circonstances, et nous fait ainsi éprouver – bien mieux qu'un précepte abstrait – ce qu'a pu signifier le combat pour la civilisation.

La question revient dans les dernières pages de *Notre guerre* :

« Il y a ceux qui luttent pour la civilisation et ceux qui luttent contre elle. Il n'y a que deux camps. Boris Vildé était russe comme Anatole Lewitsky ; Pierre Walter, né à Metz de parents allemands, avait opté pour la France, et Georges Ithier était natif de la république du Panama. On dit qu'ils sont morts pour la France ; je pense, moi, qu'ils sont morts aussi pour la France. » (p. 383)

Derrière le binarisme de l'opposition, propre à la situation de guerre, Agnès Humbert refuse avec éclat de réduire l'humain à son sang ou à l'ancrage de son lieu de naissance, et défend un patriotisme qui n'entrerait en contradiction ni avec l'humanisme de la militante

antifasciste, ni avec l'internationalisme de la sympathisante communiste. Parce que ces questions se posent de nouveau aujourd'hui avec force, parce que les noms aux consonances étrangères des martyrs du Musée de l'Homme rappellent ceux des FTP-MOI, consacrés en février 2024 par la panthéonisation des époux Manouchian, et parce qu'Agnès Humbert possède un don évident pour rendre leur fraîcheur à des événements figés par la légende et par le passage du temps, *Notre guerre* gagnerait sans nul doute à toucher une plus large audience.

- 1 Agnès Humbert, *Notre guerre. Souvenirs de résistance* [Éditions Émile-Paul Frères, 1946], Paris : Tallandier, 2004. Les numéros de pages précisés entre parenthèses dans le corps de l'article renvoient à la réédition de l'ouvrage de 2004, préfacée par Julien Blanc.
- 2 Elsa Triolet, *Le Premier Accroc coûte deux cents francs*, Paris : Denoël, 1945 ; Germaine Tillion, *Ravensbrück*, Paris : Éditions du Seuil, 1973 ; Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*, Paris : Éditions de Minuit, 1965.
- 3 Selon les bases de données existantes, *Notre guerre* a tout de même été traduit en anglais, danois, suédois, japonais, portugais, catalan et roumain. Au moment de la préparation du numéro, une traduction allemande de *Notre guerre* était sous presse chez Bahoe Books. Les extraits traduits que nous proposons sont indépendants de cette traduction.
- 4 Rémy, *Mémoires d'un agent secret de la France libre. Juin 1940-Juin 1942*, Paris : Aux Trois Couleurs, 1945, p. 211 ; Francis Ambrière, *Les Grandes Vacances : 1939-1945*, Paris : Éditions du Seuil, 1956, p. 212 ; Claude Morgan, *La Marque de l'homme*, Paris : Éditions de Minuit, 1946, p. 178 et 188.
- 5 L'adjectif revient fréquemment dans le récit, à l'instar du passage qui a inspiré le titre de notre article : « De vieux souvenirs reviennent si vivants » (p. 253).
- 6 Dans un compte rendu d'exposition daté d'avant-guerre, Agnès Humbert ironisait déjà sur « les œuvres d'art "pur aryen 100 p. 100" » et le « portrait d'Hitler vêtu d'une armure immaculée empruntée à une Jeanne d'Arc de bazar » (Agnès Humbert, « La Vie culturelle. 5 ans de dictature hitlérienne », *La Vie ouvrière*, 17 février 1938, p. 6).

Notre guerre. Souvenirs de résistance — Extraits choisis¹

Paris, fin décembre 1940, p. 112-113

J'ai pensé à Édouard D., qui doit être de retour. J'ai parlé de lui aux copains. Ils sont tous d'avis que ce serait une bonne recrue pour nous. Je rappelle son activité en 1936 lorsque, chef du cabinet d'un ministre du Front populaire, il travaillait avec nous si simplement, si cordialement, sans ménager ni son temps ni sa peine. Il collaborera volontiers, certes, au canard, il le diffusera dans son milieu, où nous avons peu accès...

« Oui, Agnès, c'est une bonne idée... Allez donc le voir. »

Et voilà Agnès qui y va avec cent numéros de *Résistance* dans sa serviette. Agnès trouve un monsieur cordial, oui, mais avec un elle ne sait quoi de distant. Un monsieur qui n'a plus qu'un seul sujet de conversation : ses petits-enfants. On lui fait admirer leur photo, on lui raconte leurs espiègleries charmantes, leurs bobos avec tous les détails, et Agnès regarde sa serviette bourrée de *Résistance*. Édouard D. continue, infatigable, ses litanies, sur le thème, l'art d'être Grand-Père. Lorsqu'il fut probant que toute cette guimauve zozotante était pour l'empêcher de parler de choses sérieuses, elle a voulu brutalement lui demander ce qu'il pensait des événements. Des événements ? Il a presque demandé : « Quels événements ? » Elle a été forcée de lui mettre les points sur les i. La Victoire ? Une utopie ! De Gaulle ? Un fou ! ... « Moi, voyez-vous, conclut-il, j'ai bien réfléchi et je suis de tout cœur derrière Pierre Laval et le Maréchal ! »

Ce sont des gens comme ça dont il faudra se méfier après, lorsque la France sera redevenue libre. Il faut dès maintenant dresser la liste noire des caméléons, des capons, des imbéciles. La Quatrième République n'aura que faire d'eux, ou plutôt saura quoi faire d'eux !

Cherche-Midi, 15 mai 1941, p. 164-165

Cette fois, c'est après la soupe que ces messieurs m'envoient chercher. Au poste de garde, je trouve un individu « en bourgeois » que je ne connais pas encore. Il me prend brutalement par le poignet, l'entoure d'une grosse chaîne dont il tient les deux extrémités comme font les montreurs d'ours. Revenue de ma surprise, je lui dis : « Au moins, comme ça, on verra dans la rue que je ne me promène pas avec un Allemand pour mon plaisir. » Il n'a pas l'air de comprendre le français et m'entraîne vivement vers la voiture qui nous conduit, une fois de plus, à la Sûreté, où je suis reçue par le capitaine qui m'a interrogée le premier jour. Il commence par me demander si je comprends l'allemand. Je ne bronche pas et attends que la dactylo-interprète me traduise sa question avant de lui répondre que j'ignore totalement sa langue. Il me montre une chaise et me fait signe avec insistance de prendre celle-là et non une autre. Je flaire un traquenard. Bien sûr, la chaise indiquée est tout à fait démolie. Si je m'y étais installée, je serais tombée par terre. Le chevalier teuton

aurait bien ri et de plus, il escomptait me priver de ma belle assurance. Après lui avoir fait remarquer que sa chaise était cassée, je vais en chercher une autre, non sans m'être regardée dans la glace de la cheminée et avoir dit à la dactylo qu'il m'était agréable de me revoir et de constater que ma tête n'était pas trop vilaine après un mois de prison. Le capitaine, exaspéré, prie la dactylo de m'expliquer que je ne suis pas là pour m'amuser. Je lui réponds que j'avais déjà fait cette remarque. L'interrogatoire débute par un questionnaire entièrement consacré à Jean Paulhan ; je nie le connaître, je n'ai même pas connaissance de sa rue... la rue des Arènes ? Je ne savais même pas qu'il en existait une à Paris, tandis qu'à Nîmes... Lorsque le capitaine me fait dire qu'il sait que je le connais, je jure n'avoir jamais entendu ce nom, et pourtant... n'y a-t-il pas une marque d'avions de ce nom... Paulhan ? Mais je ne m'y connais pas en avions... Enfin, il s'aperçoit que je me moque de lui et me menace de toutes les foudres du III^e Reich. Il me dit que Paulhan est en prison, ce dont je doute, les détails qu'il m'a donnés sur lui semblent bien flous. Enfin, il m'envoie au commissaire qui m'a arrêtée, et celui-ci continue l'interrogatoire. Il me cuisine et finit par la traditionnelle menace du revolver, qui n'a eu d'autre effet que celui de me faire rire, ce qui le vexe beaucoup. Je sais qu'ils ne mettent pas encore leurs menaces à exécution, c'est pourquoi je peux me permettre une bravoure tout extérieure...

Krefeld, 11 avril 1942, p. 220-223

Enfin, l'usine. Elle est immense, entourée de cités ouvrières et d'autres usines. Au loin, un grand pont suspendu. Les indications routières nous apprennent qu'il s'agit de l'Adolf-Hitler-Rheinbrücke... L'usine bâtie de briques rouges comprend plusieurs grandes constructions. Toutes très modernes, et pleines d'harmonie. La première cour s'orne de fleurs et de gazon. Le plus vaste bâtiment possède une immense tour qui me fait penser, en beaucoup plus grand, à la tour du Palais-Vieux de Florence... J'oublie mon aspect physique tant je suis joyeuse de voir du nouveau – du nouveau qui me plaît, car tout ici apparaît rempli d'ordre et d'harmonie. La cour autour de laquelle les constructions sont groupées est sillonnée de rails – plusieurs wagons de chemins de fer s'y posent... L'un vient de chez nous... « Hommes : 40 ; chevaux en long : 8 ». Ni hommes ni chevaux, mais des tonnes de nos bonnes pommes de terre... Il y en a tant que les Allemands marchent dessus... Pourquoi se gêner, pour ce que cela coûte ? Mon mouvement d'humeur est réfréné en voyant là-bas, derrière l'usine, deux grandes serres... l'usine a ses fleurs... Je ne pense pas qu'en France on trouve rien de pareil. II le faudrait pourtant. Toutes ces fleurs rendent un aspect si riant, si vivant, si humain, à des constructions rationnelles et austères. La fabrique s'appelle « Phrix. Rheinische Kunstseide Aktiengesellschaft [sic] », mais Kate sait déjà que le nom sous lequel l'usine est connue est plus court « Rheika ».

Il est quatorze heures. Nous entrons. Dans l'escalier, un tableau mural. Tout à l'heure, j'essaierai de déchiffrer quelques affiches ; certaines sont en français... Nous nous trouvons dans une salle immense. L'armature est métallique, toute peinte en vert. Le sol est soigneusement parqueté et ciré. Et partout, partout, des monceaux de bobines de forme et de tailles diverses, de soie brillante et blanche... On pense à des milliers de mariées. Harmonie du hall blanc et vert. [...] J'ai pu passer devant le tableau mural et y lire une annonce imprimée en français. La voici dans son texte intégral et exact : « *Il y a à Krefeld, 46, Mittelstrasse, un bordel (maison de prostitution) avec des filles étrangères. SEULE cette*

maison vous est permise », puis suit une signature illisible de quelque « huile » de la direction... Il y a trois heures que je suis à l'usine Phrix, je m'étais laissée allécher par l'aspect extérieur, cette harmonie, à laquelle je suis sensible – j'avais oublié pendant trois heures que nous sommes en Allemagne hitlérienne... où fleurit en même temps que les plantes à décorer l'usine, la prostitution érigée en institution municipale, sinon nationale, la prostitution et le racisme. « Filles étrangères »... on sait ce que cela veut dire... Pendant trois heures, j'ai oublié où j'étais... je m'en souviendrai maintenant ! On nous accorde une pause pour le goûter, et nous serons conduites, trois par trois, à travers la cour vers un autre bâtiment. On monte un grand escalier de belle allure. Aux murs, d'excellentes gravures sur bois illustrant des contes folkloriques. La salle du restaurant est immense. Au fond, une scène avec deux pianos à queue. La salle sert aussi de cinéma. Pratiquement pas de murs... les deux côtés de la salle sont des verrières voilées de rideaux blancs aux dessins rouges dans le goût tyrolien. C'est ravissant. Ce qui l'est moins, c'est l'énorme portrait d'Adolf au-dessus de la scène. Aux murs, en caractères d'un bien beau style, des conseils du même Adolf aux ouvriers. Ces textes forment avec le portrait la décoration du fond de la salle. À gauche, près de la porte, une cuisine que l'on aperçoit à travers les cloisons de verre. D'immenses marmites électriques préparent la nourriture de milliers d'ouvriers. Les cuisiniers en blanc. Lumière et propreté évoquent l'idée de quelque formidable laboratoire. Nous passons l'une après l'autre devant un guichet. On nous sert une excellente soupe que nous allons manger sur de grandes tables massives, en bois, lavées après chaque repas. Tout cela est vraiment bien, oui, mais...il y a l'affiche dans l'escalier de l'autre côté de la cour : « *un bordel (maison de prostitution) avec des filles étrangères. Seule cette maison... vous est permise* »...

Tout serait bien sans ce portrait au fond de la salle, sans ces conseils aux ouvriers, sans prostitution, sans racisme, c'est-à-dire sans Hitler... Il ne faut pas que je me laisse piper par cette mise en scène flattant mes goûts de civilisée, caressant mon sens de l'esthétique. Les fêtes hitlériennes que j'ai vues à Nuremberg – que j'ai vues au cinéma – étaient belles... l'envers de ces fêtes : c'est la guerre, le meurtre des hommes, celui de l'esprit.

Krefeld, août 1942, p. 261-263

Il y a tout de même ici des visions d'art absolument extraordinaires. Il fait chaud, très chaud ; la nuit lorsque, silencieuse, la longue file de femmes se rend au restaurant pour la soupe, l'effet est saisissant. Aucune lumière de l'usine ne perce l'obscurité totale. Nous sommes éclairées par les lanternes de la police, qui sont tenues très bas ; de cette manière, la colonne de femmes se profile en ombres chinoises immenses sur les murs de l'usine. Vision irréelle, frise extravagante que cette procession se découpant sur le fond de la scène ; là-bas, le bombardement journalier d'Essen, de Düren, de Duisbourg ; le ciel est rouge. De temps en temps, il se barre d'éclairs, d'éclairs de provenance humaine, de fusions. Il est étoilé d'éclatements... féerie barbare ! ...

*

Adrien, le petit matelot hollandais, prisonnier de guerre transformé, en a assez de la Rheika ; il n'en peut plus, il fera un éclat. Houben, le contremaître, l'insulte un peu plus fort que de coutume. Adrien perd tout contrôle sur lui-même, prend un de ses pots de fonte, le lance à la tête d'Houben. Celui-ci tombe. Adrien bondit sur lui et danse sauvagement sur son corps. Adrien veut se venger et venger toutes les femmes de l'usine. Houben en a eu pour huit jours d'hôpital. Et Adrien, pour combien en a-t-il eu en camp disciplinaire ou en camp de représailles ? ...

*

Après chaque équipe, c'est toujours la même scène, elle ne nous dégoûte même pas. On n'y pense pas ; c'est quotidien. Nous nous rangeons toutes, trois par trois dans l'allée centrale, en attendant l'ordre de départ ; et parce que la chair de nos mains est amollie par le séjour dans l'eau de nos seaux après huit heures de travail, nous en profitons pour faire « juter » nos doigts. C'est à qui fera sauter le pus le plus haut ou le plus loin. Chacune farfouille dans ses plaies avec une épingle ramassée ici ou là, gardée précieusement au revers de la veste. Nous avons remarqué que lorsqu'on soigne ses mains tout de suite après le travail, la cicatrisation se fait plus rapidement. J'ai bien vidé mes doigts, mais je suis bien vidée aussi et, avant de changer mon uniforme contre ma guenille de prisonnière, je m'écroule sur le banc du vestiaire. Devant moi, une autre femme s'affaisse aussi, éreintée. Elle est « nouvelle », je ne lui ai pas encore parlé ; elle m'interpelle, rageuse...

« Toi non plus, tu ne travailles pas dans le civil, tu ne travailles pas de tes mains. »

D'un grognement, j'approuve la justesse de son jugement.

« Que fais-tu ? Moi, je suis en bordel, et toi ? ... »

L'inattendu de cette déclaration me réveille malgré la fatigue, malgré le bromure...

Sans attendre ma réponse, elle continue :

« Un beau bordel, tu sais... à Hambourg, derrière la gare... Tu connais Hambourg ? Non. Eh bien ! c'est le plus beau bordel de la ville, plein de glaces et de tapis, et tout... »

Lorsque nous en fûmes arrivées aux ultimes confidences, je voulus savoir pourquoi elle était pensionnaire d'un claqué hambourgeois, elle me répondit dignement :

« Eh ! tu en connais, toi, des métiers de femme qui rapportent soixante marks par jour ? ... Tiens, regarde ! Elle me montre un gros brillant enchâssé dans une de ses molaires : Celui-là, vois-tu, Hitler ne l'aura pas ! »

J'ai changé de vêtements en pensant à l'orientation professionnelle appliquée aux carrières féminines.

*

J'ai un grand plaisir, le travail fini, c'est de voir dans le vestiaire les vasques rondes, ingénieux lavabos, se remplir de jolies filles nues... Qu'elles sont belles ces Lisa, Marlyse, Kate, Amy, Sonni, Minerve et les autres... Notre gardienne actuelle permet qu'on se lave après le travail. Elle nous donne quelques minutes de plus, et nous avons le temps, sinon de nous baigner, du moins d'être moins sales. Je me rafraîchis le corps et aussi l'esprit. Ces jolies filles ne savent pas combien elles sont belles, leurs poses sont exquises, sans qu'elles y pensent, surtout parce qu'elles n'y pensent pas. On dirait *Le Bain turc* d'Ingres...

Wanfried, 8 mai 1945, p. 372-373

Mike et moi, nous parlons pendant des heures. Il s'installe d'une façon si comique sur mon divan, en rond comme un petit chien. Nous parlons de nos pères, le sien, l'écrivain Arnold Zweig, était devant Verdun en 1916, et le mien, Charles Humbert, sénateur de la Meuse, était dans Verdun à la même époque ; et maintenant, nous voilà tous les deux, leurs enfants, en train de discuter sur mon divan, à Wasserburg, de la réorganisation de l'Allemagne et du monde entier. Comment conduire les Allemands ? La trique, sans pitié ni faiblesse, œil pour œil, etc. ? Tous les vieux clichés y passent, et bien sûr, nous sommes féroces en paroles !

Depuis notre libération, nous avons tant envie, Madeleine et moi, d'aller explorer la forêt autour de Wanfried, mais les Américains nous déconseillent fortement d'y aller seules. Aujourd'hui, dimanche, Mike est là avec un camarade. À l'abri de leurs uniformes kaki, nous pouvons enfin faire une promenade dans la colline boisée derrière Wasserburg. Après une demi-heure de marche, nous parvenons à une clairière ; là, un petit bar. « Chic ! crient nos amis, on va peut-être avoir de la bière ! Mais le bar, vu de près, n'est qu'un squelette, il n'en reste plus que la carcasse, tout a été saccagé, pillé, brisé, bêtement. Les verres sont au milieu du plancher, un tas de poudre scintillante, plus de tables, de chaises, du bois à brûler. Nous regardons ça, silencieux et comme gênés. Je dis : « Les Polonais, vous savez, ont tout pillé partout. » Mais Mike se penche, ramasse une enveloppe de *chewing-gum* : « Les Polonais, répond-il, ne mâchent pas de *chewing-gum* de Philadelphie... Non, évidemment... nous savons bien que les soldats américains, lorsqu'ils ont bu, pillent autre chose que les mairies... »

Sur ces entrefaites, la propriétaire du bar arrive. Elle avait fui lors de l'arrivée des Américains à Wanfried, et la voilà revenue. En apercevant son commerce ruiné, elle se met à pleurer et à gémir. Mike est désolé, plein de sympathie attendrie : « Ma pauvre femme, c'est épouvantable. » Et il la console tout doucement, lui donne de bons conseils, comment rédiger un rapport et où et à qui le porter. Mike a la larme à l'œil, et je vois sa main droite se diriger tout doucement du côté de son portefeuille. Je suivais la scène et je m'attendais si bien à ce geste final. J'interviens alors pour lui rappeler en souriant nos résolutions, qui ne sont pas même vieilles d'une heure : la trique, pas de faiblesse, pas de pitié. Mike est un civilisé, la civilisation développe le cœur. J'aime Mike, et avec la même parfaite entente que tout à l'heure, nous discutons des cas d'espèces : cette bonne femme-là, tout de même, ne peut pas être rendue responsable d'Hitler, de Buchenwald, d'Oradour ! ...

1 Les souvenirs d'Agnès Humbert ont été publiés pour la première fois en 1946 aux Éditions Émile-Paul Frères. Ces extraits sont issus de la réédition parue chez Tallandier en 2004.